

CÉGEP DE L'ABITIBI - TÉMISCAMINGUE

PANACHE

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

ÉCLATEMENTS



ÉCLATEMENTS

Chère lectrice, cher lecteur,

Depuis 2012, la revue *Panache* réunit annuellement les œuvres des étudiantes et des étudiants du cours *Création littéraire* du programme Arts, lettres et communication offert par le Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue. Cette année, deux contraintes leur ont été imposées : des nouvelles sont nées du thème de l'éclatement et d'autres, de l'interaction textuelle avec une chanson.

La présentation visuelle de *Panache* ne serait pas aussi riche sans les œuvres photographiques des étudiantes et des étudiants du cours *Photographie et images numériques*, sous la supervision de la professeure et artiste Ariane Ouellet, que je remercie.

Je veux aussi remercier mes collègues Joanie Gagné-Samuel et Sara-Jane Smith, qui ont révisé les textes de cette édition. Je souligne également la contribution de l'ensemble des étudiantes et des étudiants du cours *Création littéraire* qui, par leurs commentaires et encouragements, ont permis aux camarades d'améliorer leurs œuvres.

L'existence de *Panache* repose sur l'indispensable contribution de Marthe Julien, artiste et professeure en arts visuels retraitée, qui veille au montage de la revue et en assume le graphisme depuis les tout premiers débuts. Merci beaucoup!

Enfin, l'appui financier du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue rend possible l'impression de cette revue. Au nom des personnes qui y signent une œuvre, je le remercie de son soutien.

Bonne lecture!



Tommy Allen

Professeur au Département de français et au programme Arts, lettres et communication

TABLE DES MATIÈRES

Mot de Tommy Allen, Éclatements	1
Katia Carlos, Spectateur	4
Anne Vallière, Songe nocturne	7
Danaé Therrien, Alexis Lavoie, Karl Lafontaine et Alex Nolan Textes brefs	10
Érica Garneau, La tradition	11
Norah Girard, La noirceur de tes actions	12
Karl Lafontaine, Joker	14
Danaé Therrien, Exploser	18
Maureen Nogbedji, Contrôle S	20
Anaïs Rancourt, Août 2012	22
Alexis Lavoie, S'il te plait, ne pars pas	32
Audrey Lupien, Derrière le rideau	34
Mathias Lapointe, Route 116	24
Jade Morrissette-Beaulieu, Par les yeux d'une petite fille	29

PHOTOS

Axelle Audet : p. 23
Shad Bélanger : p. 31
Macha Champoux: p. 9
Maélie Ghoul-Duclos: p. 13
Marie-Lou Hamelin: quatrième de couverture
Laureline Laliberté: p. 28
Jasmine Maheux : pp. 3, 18
Jacob Maurais: p. 17
Ariane Michaud: première de couverture

Professeur.e.s responsables de ce projet

Arts, lettres et communication : Tommy Allen, Sara-Jane Smith
Arts visuels : Ariane Ouellet et Marthe Julien

Saisie de textes et mise en page

Marthe Julien

Correcteur, correctrice

Tommy Allen, Joanie Gagné-Samuel et Sara-Jane Smith



Cégep de
l'Abitibi-Témiscamingue

425, boul. du Collège
Rouyn-Noranda (Québec)



SPECTATEUR

KATIA CARLOS

Max était ivre de joie. Sa vision était floue et les lumières dans le bar ne l'aidaient pas à se repérer. Il était venu avec ses amis pour fêter la promotion d'Étienne, mais très vite, ils s'étaient perdus dans l'euphorie. La piste de danse était bondée, les gens dansaient comme s'il n'y avait pas de lendemain. Certains s'étaient trouvé un partenaire, d'autres dansaient en groupe. La piste était une masse de chairs qui se collaient et se décollaient et où l'odeur de la sueur était camouflée par l'illusion que créait l'alcool.

Max dansait. Il dansait sans jamais s'arrêter. Il ne voulait pas penser au lendemain qui l'attendait. Il voulait juste se perdre dans sa tête et être emporté dans la musique comme si c'était un tsunami qu'il ne pouvait plus arrêter.

- Enfin! J'te cherchais partout!

Une douce voix venait de le sortir de sa transe. Sans même voir la personne, il savait que c'était Eileen. Elle se tenait devant lui. Elle attrapa ses bras pour l'entraîner plus loin sur la piste.

- Allez! Viens!

Max trébucha dans ses propres jambes et le rire d'Eileen l'envouta pendant un instant. Ils étaient maintenant au beau milieu de la piste et Eileen commença elle aussi à se laisser emporter par la musique. Elle n'était pas une grande danseuse, mais à cet instant précis, c'était comme si elle était devenue la reine du bar. Ses cheveux encadraient gracieusement son visage et les lumières semblaient caresser avec douceur sa peau. Ses yeux brillaient d'une joie pure et son sourire envoutait tous ceux qui se trouvaient autour d'elle.

- *I ain't worried 'bout it!* criait Eileen.

Max était obnubilé par la joie qui se dégageait de sa partenaire à ce moment-là. Après quelques secondes qui lui semblèrent des minutes, Max commença à se mouvoir autour d'elle. Ils riaient de leur technique de danse et chantaient à tue-tête les chansons sans prêter attention aux autres corps autour d'eux. La température devenait étouffante et, bientôt, le duo décida de quitter la piste pour aller s'installer au comptoir où l'ambiance semblait plus calme.

Accoudées, il y avait trois personnes qui riaient à gorge déployée et quelques groupes d'amis occupaient des tables près du comptoir. Un couple avait l'air de se disputer et un homme semblait dormir dans un coin. Eileen passa devant les tables et guida Max vers deux places libres au bar.

- Deux blondes!

Le barman hocha la tête.

- Tu me demandes même pas mon avis?

Max ne put s'empêcher de sourire. Eileen le regardait avec espièglerie.

- Comme si tu buvais autre chose que d'la bière.

- Peut-être que je voulais essayer quelque chose d'autre.

- Ah? Comme la dernière fois?

Max grimaça à ce souvenir. Il avait eu la mauvaise idée de commander un cocktail qu'il avait fini par donner à quelqu'un d'autre tant le goût était infect.

- À ma défense, c'était dégueulasse!

Ils rirent à gorge déployée. Eileen frappa l'épaule de Max. Le barman posa les bières devant eux. Ils les sirotèrent tout en discutant joyeusement de leurs vies respectives.

Max ne pouvait se retenir de sourire tant la joie d'Eileen rayonnait. Il contemplait son doux visage, son sourire éclatant, ses yeux brillants, le petit grain de beauté gracieux posé sur sa joue. Il repensa à tous ses rêves où il était à ses côtés. La musique du bar n'était désormais plus qu'un bruit de fond pour le jeune homme.

- Eille! J'te cherchais, tu viens danser avec nous?

Ambre posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

- Bien sûr!

Elle prit à peine le temps de s'excuser auprès de Max qu'elle était déjà partie avec Ambre regagner la piste de danse. Max se contenta de lever son verre en direction des filles et continua de boire sa bière. Peu à peu, d'autres personnes du groupe d'amis le rejoignirent au bar.

La nuit était déjà bien entamée et l'endroit était toujours plein quand Max décida qu'il était peut-être l'heure de rentrer.

- Max, lança une voix.

C'était Étienne qui lui souriait.

- Pars pas tout de suite, y a un groupe là-bas qui nous invite à leur table, tu veux venir?

Max le suivit.

Une fois assis, Max se retrouva très vite distrait par la piste. Eileen semblait être en pleine euphorie. Elle dansait avec Ambre et d'autres filles du groupe, mais il remarqua aussi la présence d'un garçon. Ce dernier dansait de plus en plus près d'Eileen, et elle se tourna vers lui. Ils semblaient s'amuser et Max voulut se lever pour les séparer puis se ravisa.

Comme un gout amer, il se souvint de tous les garçons qu'Eileen avait embrassés, de toutes ses histoires d'amour qu'elle lui avait racontées. Celui-ci n'était sans doute qu'un nouveau visage parmi tant d'autres qui disparaîtrait emporté par le vent. Il connaissait Eileen depuis si longtemps! Il la connaissait même peut-être trop bien.

Même si elle semblait s'éclater, Max se doutait qu'elle n'avait probablement qu'une idée en tête à ce stade, c'était de rentrer chez elle. Elle n'avait besoin que d'un prétexte, il suffisait de le lui donner :

- Bon bien, bye, j'dois y aller.

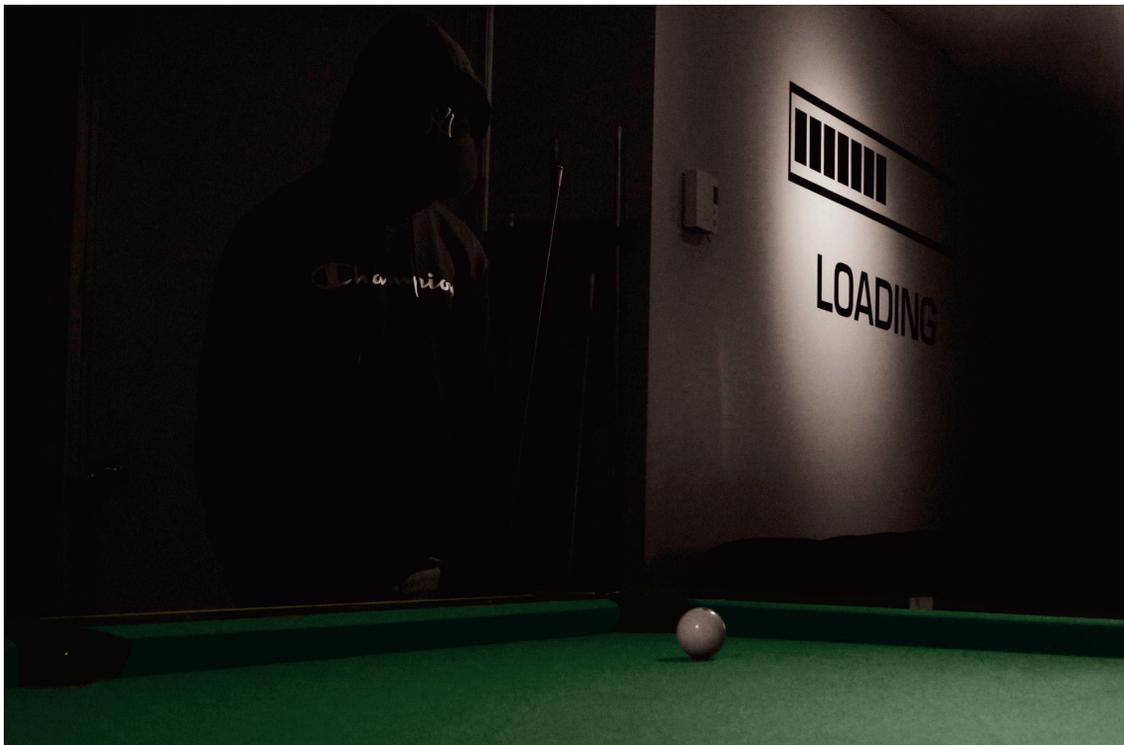
- Attends! Je vais marcher avec toi.

En route, ils ne parlèrent pas, profitant juste de la fraîcheur du soir.

Puis, leurs chemins se séparèrent. Eileen fit un rapide signe à Max et s'enfonça dans la petite ruelle qui menait à la cour arrière de sa maison. Max se conten-

ta de la regarder disparaître dans l'obscurité, sans lui dire au revoir. Malgré tout, il ne put retenir un sourire triste. Il avait passé une bonne soirée, même s'il ne s'était encore contenté que du rôle de spectateur. Il pouvait presque réentendre la voix d'Eileen lui disant qu'il devrait se trouver une copine, qu'il de-

vrait tenter sa chance au bar. Ne se rendait-elle pas compte que c'était elle qu'il voulait dans sa vie? Max retourna chez lui, reconnaissant d'avoir été si près d'elle tout au long de la soirée, mais le cœur gris de la terminer, une fois de plus, sans Eileen à ses côtés.



SONGES NOCTURNES

ANNE VALLIÈRE

Jules est assis avec ses parents dans la cuisine. Le soleil vient juste de se coucher. La maison est plongée dans l'obscurité. Une petite lampe jette un faible faisceau de lumière dans la pièce. Elle laisse paraître le regard figé, paralysé de Jules. Il fixe le vide. Sa mère, Maria, s'inquiète pour lui. Elle prend sa main :

« Jules, parle-moi. »

« Je ne veux pas aller dormir. »

Une larme coule sur sa joue. Son père l'essuie. Chaque fois qu'il ferme les yeux, il se passe des choses étranges. Au cours des dernières semaines, il a eu plusieurs rencontres avec Louise, sa psychologue, pour lui parler des rêves étranges qu'il fait. Aveugle de naissance, Jules sent dans ses rêves la présence d'une petite fille. Il peut toucher ses cheveux, longs et frisés. Il peut toucher ses yeux, ronds et grands. Elle est petite, maigre. Il a peur, car il peut sentir sa terreur. Puis les rêves tournent au cauchemar et elle crie son nom. Elle n'arrête pas de crier son nom.

La porte claque.

Maria se réveille en sursaut. Elle s'assoit dans le lit. Elle secoue son mari qui dort profondément à ses côtés. Elle empoigne ses lunettes et retire les couvertures. Marc, pris de panique, se lève aussi.

Jules se dirige vers le lac.

La maison est plongée dans l'obscurité totale. Maria voit sur l'afficheur du four qu'il est deux heures du matin. Elle entend un cri. Elle sursaute et se retourne vers son mari. Marc sautille sur une jambe, marmonnant des jurons et tenant entre ses mains son orteil.

Jules a les deux pieds dans l'eau. Il lève la tête vers le ciel. Le vent fouette son visage. Il sent le sable glisser entre ses orteils, la fraîcheur de l'eau et les vagues qui chatouillent ses chevilles. Il prend une grande inspiration. Soudain, son cœur se met à battre très vite. Sa gorge se resserre et des larmes commencent à couler sur son visage. Il tombe à genoux.

Marc le rattrape dans sa chute. Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre et Marc le console durant un long moment.

Le lendemain matin, Jules entend sa mère qui parle au téléphone dans la cuisine. Il entrouvre la porte de sa chambre et tend l'oreille pour mieux saisir ce qu'elle dit. Elle semble inquiète. Sa voix tremble, ses mots s'entremêlent. Il comprend qu'elle parle avec Louise. Elle parle vite et ne laisse pas Louise placer un mot :

« Mon fils de sept ans se réveille pendant la nuit pour aller proche de l'eau. Mon fils de sept ans qui ne sait pas nager, mon fils de sept ans qui est... »

Jules est debout devant la grande porte-fenêtre

de la cuisine. Le soleil fait pénétrer à l'intérieur de la pièce un long filet doré. Le gazon brille d'un vert éclatant, le lac est calme et une petite brise fait bouger les longues herbes. Il n'aime pas que ses parents se baignent dans le lac. Cette étendue d'eau, cette infinité, si creuse et inconnue.

•

Le soir même, Jules est confié aux soins de sa gardienne, Dylane. La tante de Maria, qui n'a pas d'autre famille, doit recevoir l'aide médicale à mourir. Marc et Maria n'ont pas d'autre choix que de l'accompagner. Mais Dylane connaît Jules depuis qu'il est tout petit. Et Marc et Maria lui font totalement confiance même s'ils ne peuvent s'empêcher de penser à la veille, à leur fils à genoux au bord du lac. Ils ont prévenu Dylane et lui ont assuré qu'ils seraient de retour avant minuit.

•

La soirée se déroule bien. Dylane a réchauffé le souper de Jules et ce dernier, fatigué de la veille, finit par s'endormir sur le divan.

Une fois Jules couché dans son lit, Dylane s'installe au salon pour écouter la fin d'un film. Mais celui-ci est médiocre, et elle décide d'aller sur le balcon prendre l'air.

Elle s'assoit un instant sur la chaise longue et observe le paysage. Elle envie Marc et Maria d'habiter dans un endroit si paisible, si idyllique. Elle aurait tant aimé avoir une famille comme celle des Gagné, qu'elle connaît depuis si longtemps. Les Gagné semblent tellement heureux! Ses parents à elle ont peu d'argent et vivent dans un quartier moins beau

au nord de la ville. Elle rêve un jour d'avoir cette vie.

Elle ferme les yeux un instant.

Elle se réveille en sursaut.

Elle retourne à l'intérieur pour s'assurer que Jules dort encore paisiblement dans son lit.

Elle ouvre doucement la porte de sa chambre et son cœur s'arrête.

Jules n'est plus là! Elle cligne des yeux et devient étourdie. La tête lourde, elle court vers la porte d'entrée. Elle saisit la poignée et sort de la maison.

- Jules! Jules!

Le temps semble s'être arrêté. Le monde s'est mis sur pause.

À cet instant, seuls elle et Jules existent. Elle traverse les herbes longues en continuant de crier le nom de l'enfant. Sa tête bourdonne, ses jambes lui font l'effet d'être des masses difficiles à mouvoir. Ce lieu, qui lui a semblé le paradis quelques minutes plus tôt, est devenu affreux, horrible, sinistre.

Elle se rappelle que Maria et Marc lui ont dit que, la nuit précédente, Jules s'est retrouvé près du lac, somnambule. C'est là qu'elle doit se rendre.

Au bord de l'eau, elle s'arrête pour retrouver son souffle. Son cœur se débat dans sa poitrine. On dirait qu'il veut sortir, s'enfuir lui aussi. Elle prend son téléphone et envoie un message à Maria, incapable de

composer le numéro.

À nouveau, elle crie comme elle n'a jamais crié auparavant :

- JULES! JULES! JULES!

•

La voiture se gare.

Désespérés, Maria et Marc courent vers le lac.

Ils rejoignent Dylane dans l'eau pour tenter, comme elle, de retrouver l'enfant, leur unique enfant. Le lac s'est déchainé. Les vagues les ralentissent. Puis ils entendent sa voix. Jules a presque regagné la rive, un peu plus loin; il tient quelque chose dans ses bras. Il

fait trop noir pour discerner ce que c'est.

Quand ils finissent par l'atteindre, Maria et Marc enlacent leur fils qui, entre ses bras, tient le corps inerte d'une fillette. Ses cheveux longs et frisés lui cachent le visage.

•

Le jour suivant, à la radio : «Le corps de la petite Juliette, disparue depuis une semaine, a finalement été retrouvé hier». Jules ne sait pas comment il a fait pour retrouver la fillette, alors que les autorités en avaient été incapables malgré leurs efforts. Il ne sait pas plus comment il a fait pour nager, lui qui en a toujours été incapable. Jules est juste content que les rêves ne viennent plus hanter ses nuits.



HAÏKUS

Fraîcheur matinale
Tapis de pétales roses
Deux cerfs dans la brume

ALEXIS LAVOIE

Les larmes aux yeux
La neige en dessous des pieds
Le char qui part pas

Sous les cocotiers
Un mojito à la main
J'aime trop la vie

DANAÉ THERRIEN

Quand prier Jésus
Quand tu es au fond du trou
Profond dins égouts

KARL LAFONTAINE

Aujourd'hui à Rouyn
L'hiver me tape sué nerfs
Vivement juin, crisse

ALEX NOLAN

LA TRADITION

ERIKA GARNEAU

Comme chaque année au mois de septembre, Papi Jacques est à la chasse. Cela fait déjà sept jours qu'il y est avec ses deux fils et trois de ses petits-enfants. Dylan, 17 ans, chasse à pied avec son père, Dave, et Ellie, 16 ans, chasse près de la « dam » avec son père, Marc. Le plus jeune, âgé de 12 ans, accompagne Papi Jacques dans sa tour.

Ce jour-là, le huitième, alors qu'il pleut très fort Papi Jacques fait enfin tomber une belle bête : un « buck » avec un panache de 140 centimètres d'une extrémité à l'autre. Heureux, il appelle ses fils et s'ouvre une bière. Une quinzaine de minutes plus tard, les gars arrivent. Dès qu'ils voient l'original au sol, ils ouvrent des bières pour fêter. Bien sûr, Papi s'en ouvre une nouvelle. Après la bière, les hommes vont chercher le 4 roues, accrochent l'original et le trainent jusqu'au camp où ils le pendent tête en bas. Tout le monde entre dans le camp et se met à fêter en préparant le souper. Une bière, deux bières, trois bières. Le vin qui embarque au moment de manger.

Plus tard en soirée arrive l'heure d'honorer la tradition : celui qui a tué doit mordre la langue de l'original. Papi Jacques se rend jusqu'à la bête en ne marchant pas totalement droit, suivi de ses fils qui filment la scène en riant. Il prend la tête de l'original, hésite; il ne saute pas de joie à l'idée de mordre la langue de l'animal. Le décompte se fait et Papi mord fermement la langue. À ce moment, il perd pied et tombe face première dans la boue créée par la pluie. Son dentier, lui, reste accroché à la langue. Tout le monde se roule de rire, Papi sacre et tente de se relever en s'accrochant aux pattes de l'original, mais celui-ci se décroche et rejoint Papi Jacques dans la boue, ce qui fait rire la famille de plus belle. Finalement, Dave aide son père à se remettre debout et Marc arrête la vidéo.

LA NOIRCEUR DE TES ACTIONS

NORAH GIRARD

La route traverse mon horizon. Bernard Adamus m'accompagne et me chante ses chansons pendant que le soleil réchauffe mes joues inondées de larmes. Tu te rappelles, papa? C'est ce chanteur que nous étions allés voir ensemble. Ce sont ses œuvres qui ont marqué le début de mon calvaire. Depuis quelques années, ma vie est hantée par une nuit perpétuelle. Une nuit qui a, c'est vrai, quelques étoiles heureuses, mais qui est principalement composée de souvenirs désastreux qui n'existent que par ta faute. J'essaie tant bien que mal d'oublier qu'à douze ans, tu m'as obligée à prendre du cannabis. J'ai eu peur, je tremblais et je savais que si je refusais, mon corps allait en payer le prix. Parlant de mon corps, il est blessé, affaibli et marqué. Il s'est soigné, mais il n'a pas oublié ta poigne autour de mon cou, tes crachats sur mon visage et tes grandes mains serrées sur mes bras. Malheureusement, ce n'est pas le seul à se souvenir. Mon cœur aussi sait à quel point tu l'as brisé. Il se rappelle l'abandon, la colère, la peine et les regrets que j'ai ressentis. Ce qui l'a le plus blessé, c'est lorsque tu répétais à quel point je te décevais. Tu disais que je ressemblais trop à maman et que c'est pour cette raison qu'il t'était impossible de m'aimer autant que tes autres enfants. Tu disais que je réagissais trop fort à ce que tu me faisais subir.

Mais les blessures, tant physiques que morales, n'étaient que poussière à côté de la charge que tu as posée sur mes épaules. J'avais seulement treize ans et tu m'avais déjà cédé ton rôle de parent que j'ai dû adopter pour mon frère et mes sœurs, tous plus jeunes que moi. Le soleil était à peine levé et je devais cuisiner les repas de la journée. Épuisée, je préparais ensuite les enfants pour l'école et rangeais la maison pour notre retour. Le soir venu, je servais le souper, aidais aux douches et couchais Sophia,

Olivier et Shany. Une fois au lit, pensant que j'allais enfin pouvoir libérer ma peine, tes enfants venaient me retrouver en pleurant et ils me racontaient leurs cauchemars, tous plus affreux les uns que les autres. Le pire dans tout ça, c'est que je savais que ces peurs venaient de ce que tu leur faisais vivre. Un soir, j'ai même dû les laisser dormir dans mon lit pour aller voir qui s'introduisait dans la maison. Je ne te l'ai jamais dit, mais à ce moment précis, mon cœur avait arrêté de battre. Était-ce un voleur? Un violeur? Un kidnappeur d'enfants? C'était toi qui revenais du bar! Avant d'ouvrir la porte, j'ai regardé l'horloge qui affichait les petites heures du matin. Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit... Je n'aurais pas dû, mais je l'ai fait. Après avoir soupiré, je t'ai ouvert. Tes yeux étaient petits. Ta démarche, chancelante. Tes paroles, incompréhensibles. Alors j'ai dû faire les vérifications quotidiennes. J'ai regardé tes pupilles, qui étaient encore intactes. J'ai ensuite regardé dans la cour et j'y ai vu ta voiture. J'en ai conclu que tu avais conduit ivre, mais à quel point? Ce que tu disais était absurde :

- J't'aime, j't'aime ma fille, mais crisse, j'en peux pu de toé! Tu ressembles ben trop à ta maudite mère. A m'a jeté comme un sac à poubelle! Tes réactions sont toujours fucking trop intenses! Tu m'empêches de boire pis de fumer comme ta mère faisait! T'es rien qu'un osti de bébé. T'es rien qu'une conne. Tu réussiras jamais rien pis tu vas devenir exactement comme moé, un câlisse de raté qui sait rien faire. Tu vas devenir exactement comme ton père!

Tu parlais comme si tu avais une patate dans ta bouche. Ce que tu disais me blessait tellement! À tes derniers mots, j'ai explosé :

- Décâlisse d'icitte! Va-t'en! T'as juste l'air d'un gros câlisse de crotté pas de classe! J'veux pas qu'les petits te voient arrangé d'même, faque j'vas t'apporter une couverte pis tu vas dormir su'l balcon. C'tu clair? Tant et aussi longtemps que t'auras pas dégrisé, tu restes drette-là. Pis si jamais y te prend le goût de péter quelque chose, penses-y à deux fois parce que la police va débarquer icitte en moins de temps qu'tu penses!

Tu es resté dehors toute la nuit, dans le froid, pendant que je pleurais toute seule sur le divan du salon. Je te surveillais de la fenêtre et tu dormais. Une question revenait sans cesse dans ma tête : pourquoi ne t'es-tu pas obstiné? Surement parce que tu étais trop saoul. À l'aube, tu es rentré dans la maison sans te souvenir de rien : je ne t'ai jamais pardonné.

Le pire c'est que tu avais été mon modèle avant l'âge

de treize ans. À mes yeux, tu étais fort, tu avais une tête sur les épaules, et tu avais de l'ambition. Je te voyais travailler sur le toit de la maison et je rêvais de pouvoir t'y rejoindre. J'adorais nos moments passés ensemble. Que ce soit dans le garage, à faire de la mécanique, ou sur le toit à regarder les feux d'artifice. Ou mieux, à rouler en voiture avec toi, les fenêtres ouvertes, avec la musique forte. Mais ces souvenirs s'estompent quand je repense à tout ce que tu nous as fait vivre durant les dernières années. Tout ce que je voyais de toi, c'était un masque que tu cachais derrière les bouteilles dans ta commode, enfouies sous des piles de vêtements. Maintenant, je te vois comme le grand méchant d'un conte pour enfants.

Mon pire cauchemar, ce serait de devenir comme toi : alcoolique. Peut-être qu'un jour tu réussiras à mettre une croix sur la boisson. Peut-être que ce jour-là, tu pourras revenir dans nos vies. Peut-être.



JOKER

KARL LAFONTAINE

Encore une fois, Justin m'a demandé de venir à son party. Encore une fois, j'ai refusé. Encore une fois, ils se sont pointés chez moi et ils m'ont «convaincu». Encore une fois, j'y suis allé. Encore une fois, j'ai regretté...

Il y a une chose que j'ai apprise dans les dix dernières années. Dans la vie, il y a deux types d'amis : ceux qui t'aident et qui ont un impact positif sur toi, et ceux qui ont une mauvaise influence, qui ne font aucun effort et qui te trainent vers le fond avec eux. Malheureusement, j'ai ces deux types d'amis. Je fais de mon mieux pour passer plus de temps avec les bons et moins avec les mauvais, mais ce n'est jamais aussi simple.

Je suis une personne de nature très gentille. Trop gentille. Je ne veux pas les abandonner et je les crois lorsqu'ils disent que ce sera «plate sans moi». Bien... en fait... la vérité, c'est que j'ai passé un an à ne presque jamais sortir, car j'étais en couple. Mais maintenant, c'est fini. L'amour est aussi éphémère qu'un cœur dessiné sur la plage, et la vague est passée. Sans surprise, c'est elle qui m'a laissé, donc j'ai eu la meilleure réaction et j'ai texté les *boys* :

«Yo les *boys*, je suis libre maintenant (ici, par *libre*, il faut comprendre *anéanti*), donc si vous voulez faire de quoi, je suis disponible. Vous avez juste à me texter et je vais venir!»

Voilà. Voilà comment je me suis replongé tout seul dans ce cercle vicieux. Voilà comment la tristesse et la vulnérabilité m'ont mené à leur merci. Parce que c'est bien connu, après s'être fait éclater le cœur, le mieux c'est d'aller s'éclater avec des amis! Ça au-

rait pu être bien, c'est vrai, mais eux et moi, nous sommes aux antipodes. Je ne bois pas, je ne fume pas et j'ai partagé mon corps et ma vie avec une seule personne. Eux ont essayé toutes les substances possibles, ils se saoulent tous les soirs et ils couchent avec qui le veut bien. C'est ce qui me fait peur. Nos habitudes et caractères si différents. Cependant, étrangement, il n'est encore rien arrivé de grave.

Ce soir-là, j'arrive enfin chez moi après avoir marché. Je me fais à manger, seul, comme d'habitude. Après le repas, je saute sur mon ordinateur et commence à jouer. Et ce qui devait arriver arriva. Le téléphone a sonné, Justin m'a demandé de venir à son party. Encore une fois, j'ai hésité. Encore une fois, ils se sont pointés chez moi et m'ont «convaincu». Encore une fois, j'y suis allé.

J'entre dans la voiture de Fred, hésitant. J'ai à peine le temps de m'installer et d'essayer de m'attacher, tâche difficile étant donné que nous sommes cinq entassés dans la petite voiture, qu'une odeur de cannabis envahit mes narines et mes poumons. Ils ont tous déjà commencé à consommer, sauf le conducteur bien sûr... Quoique... je n'ai aucune preuve qui appuie cette théorie! Je n'arrive plus vraiment à penser. J'éprouve juste une sorte de mal-être intérieur indescriptible. Je suis tout à coup encore moins à l'aise que je ne l'étais. Je déteste cette odeur du plus profond de mon âme : elle n'augure jamais rien de bon, surtout pas dans une voiture.

Je n'aurais jamais pensé qu'il était possible de serrer les poings aussi longtemps. J'ai passé tout le trajet tendu comme une corde à linge. Mais, par miracle, on est arrivés sains et saufs à destination.

Le magnifique chalet de Justin. Une douzaine de personnes nous y attendaient déjà. Pour douze fois plus de plaisir! D'ailleurs, du plaisir, il y en a à revendre à l'intérieur, de toutes sortes et pour tous les goûts (ici par *plaisir*, il faut comprendre *drogue* - c'est comme ça dans le vocabulaire des adolescents). L'alcool coule à flots, il y a des *mushrooms*, du cannabis, de la cocaïne, du *speed*, de la meth, de la MDMA et des trucs que je ne connais même pas. J'ai beau avoir été témoin de ce genre de débordements plusieurs fois, ça n'a jamais été si pire. Si excessif. Si près de la catastrophe. Cette fois, j'ai vraiment un mauvais pressentiment.

En fait, je ne devrais pas vraiment m'inquiéter : s'ils veulent détruire leurs corps, c'est leur problème. Moi, au moins, je reste sain d'esprit et en santé. Je m'installe sur un divan dans un coin près du poêle à bois, seul, parce que de toute façon, je me rends compte que je n'ai rien à faire ici. Le mélange d'odeurs étranges me picote les narines et la fumée ambiante me brûle les yeux. Entre deux clignements saccadés censés diminuer la douleur, je vois Fred qui s'approche. Attention, impact imminent...

— Hey salut men! J'suis tellement content qu'tu sois là, le gros!

— Hey, hey. Comment ça va ?

— Ah moé, ça va full bien le gros, mais toé, ça va tu ? T'as l'air d'un écureuil qui se serait fait rouler dessus par un rouleau compresseur! Ha ha!

— Ouais, disons que ça pourrait aller mieux.

— Ah, j'te comprends, men! Ça pas dû être facile... J'imagine que t'as su la nouvelle ?

— Bah... ça dépend, quelle nouvelle ?

— Gros, ton ex, 'est avec le gars... voyons... comment y s'appelle déjà ? Tsé, le joueur de hockey vraiment chaud ? Il est pas mal plus vieux, me semble...

Quoi!? Je le laisse chercher. Sa phrase ne mérite pas de réponse de toute façon. Déjà!? Pourquoi ? Comment ? Elle m'avait dit qu'elle ne pourrait pas se remettre avec quelqu'un d'autre avant longtemps. Comment a-t-elle pu me faire ça ? Ils sont en train de s'éclater et mon amour propre éclate en morceaux! Je redeviens vulnérable dans le pire endroit pour être vulnérable. Je suis triste, mais ça passe à la colère. Tout près du fameux point de rupture. J'aurais dû prendre mon joker pour cette soirée, mais le problème est que j'en ai déjà trop pris. Fred commence à se faire une ligne de coke à côté de moi. Ça aurait normalement dû me dégouter, mais j'y ai vu comme une opportunité.

Si eux consomment autant, c'est pour être plus heureux. Si je n'ai jamais compris leur délire, c'est parce que de mon côté, tout allait bien. Tout *allait* bien, justement, mais maintenant je suis au plus bas. Par raisonnement logique, je lui demande donc de m'en laisser. C'est tellement plus facile de basculer que de rester droit, un funambule vous le confirmera. C'est là, le point de rupture. À ce moment précis. Au moment où j'ai enfoncé le tube dans mon nez et que j'ai commencé à inspirer très fort. Au moment où j'ai perdu le fil de mes idées. Quels effets peut avoir une

grande ligne de poudre blanche sur quelqu'un qui n'a jamais rien consommé? Je n'ai pas tardé à le découvrir.

J'aurais voulu être chez moi. J'aurais *dû* être chez moi. Mais maintenant, pour la première fois, je trouve ma place avec eux, pour mon plus grand malheur. Je me lève précipitamment, les yeux ronds comme des balles de golf, prêt à en découdre avec le responsable. Quel responsable? Prêt à en découdre avec la terre entière! Plus rien n'a de sens. Tout n'est que détail. Fred capte ma détresse malgré son niveau infime de lucidité.

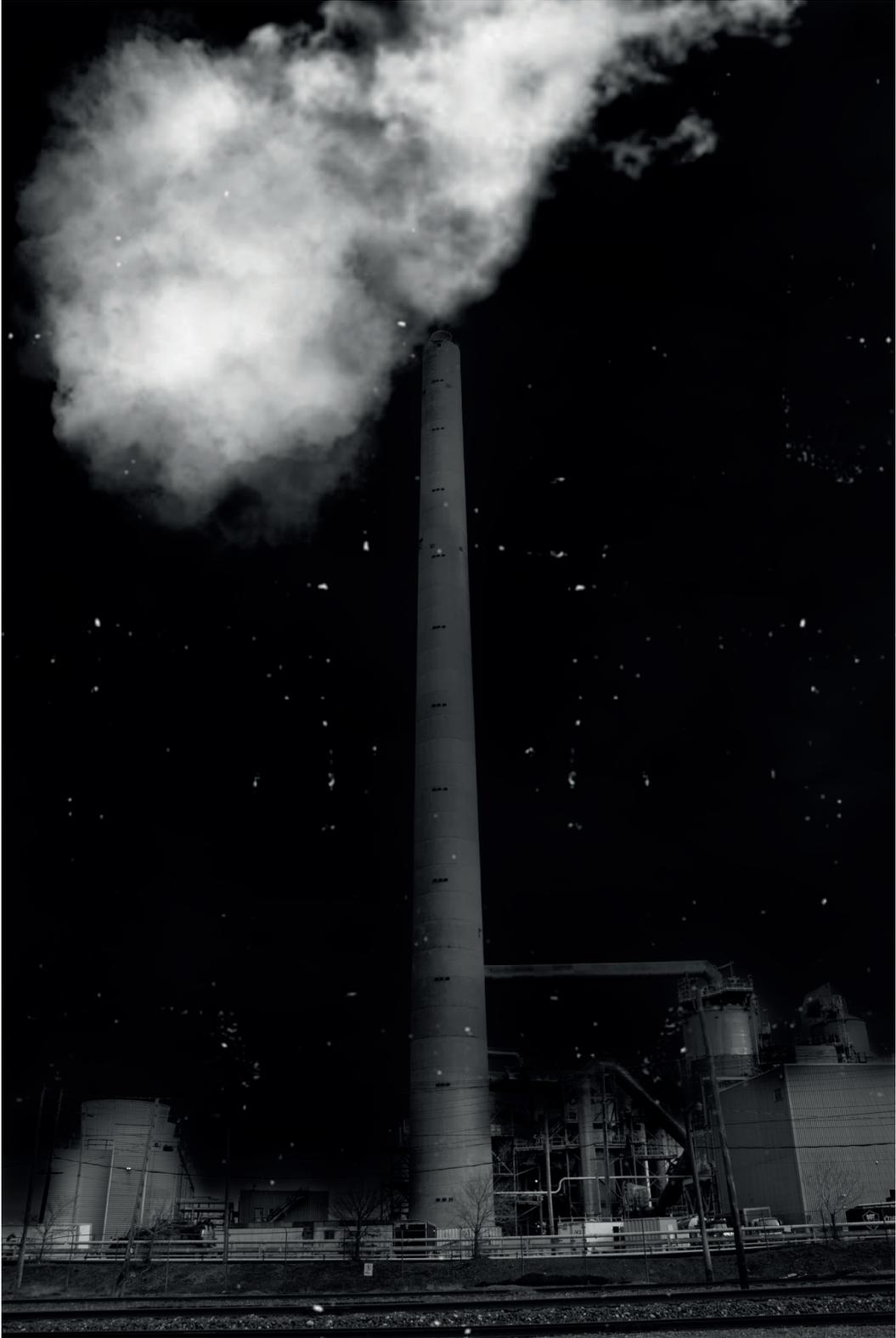
-Woouoow, t'es tu correct, men?

Non, je ne suis pas correct, *men*! Et c'est sa faute. Peut-être de la mienne? Non! C'est la faute de tout le monde sauf moi!

Fred décide de mettre une autre bûche dans le poêle parce qu'il commence à faire froid, même si, pour moi, la chaleur ne fait que monter. Je tourne la tête comme par frénésie, sans savoir ce que je cherche et je finis par l'apercevoir. Le gars. Le point de non-retour. Le joueur de hockey. Je sais avec qui je vais en découdre maintenant. J'avance vers lui d'un pas décidé lorsque Justin décide de venir me parler aussi. J'accélère pour qu'il n'ait pas le temps de m'intercepter. Évidemment, ça se remarque. Il devine mes intentions. Il se jette sur moi pour que je ne me jette pas dans la gueule du loup. L'impact me fait reculer de trois pas. Je trébuche sur la bûche de Fred. Je tombe devant lui. Surpris, il me repousse. Dans l'espoir de me rattraper dans ma chute, je plonge le bras

à l'intérieur du poêle dont la porte était ouverte. Une chaleur aussi ardente que mon feu intérieur me dévore le bras. Je le retire aussitôt et me lève. Pris de douleur, de panique et de haine, je pousse de toutes mes forces avec ma jambe le poêle. Il se renverse. Le bois enflammé se déverse dans le chalet. Une bûche atteint les rideaux qui s'enflamment instantanément. Fred essaye de freiner la catastrophe en les arrosant d'alcool. Il accélère finalement la catastrophe. Tout le monde hurle et se précipite vers la sortie. Certains doivent se rouler dans la neige pour éteindre leurs vêtements en feu. Tout le monde est fou de rage.

C'est ma faute. Personne n'est responsable, sauf moi. Les drogués ont tous évacué le chalet qui se consume en même temps que mon âme. Les pompiers finissent par arriver. Assis sur la neige, couvert d'une couverture d'aluminium, j'observe la scène. J'avais un mauvais pressentiment. Je savais que ça allait mal se terminer. Mais j'étais loin de m'imaginer que ce serait ma faute. J'ai beau chercher la tristesse et les regrets en moi, je n'arrive qu'à me dire: meilleure chance la prochaine fois! Parce que, bien sûr, il y aura une prochaine fois.



EXPLOSER

DANAÉ THERRIEN

Ma tasse est éclatée sur le sol de la cuisine, la tempête a tourné, la bombe a explosé. C'était une tasse que j'avais faite avec ma sœur quand on était proches. On avait acheté des tasses qu'on avait décorées. J'avais peint la mienne avec des orchidées, les premières fleurs que Jacob m'avait offertes. L'orchidée rose est associée à la tendresse; je trouvais ça mignon. Mes larmes coulent en silence pendant que je ramasse les bouts de porcelaine sur le sol. Une fois que j'ai terminé, je prends une douche et me dirige, une larme cachée dans l'œil, vers ma chambre où Jacob dort déjà.

Le lendemain, j'essaie de l'observer : est-ce qu'il fait beau aujourd'hui ? Est-ce que je vais passer une bonne journée? J'entre dans la salle de bain pour trouver ma mousse à raser que Jacob me vole toujours.

Bizarrement, en fouillant dans ses affaires, je tombe sur mon rouge à lèvres préféré que j'avais perdu depuis presque un an, un rouge à lèvres Dior éclatant. Si je l'aimais tant, c'est qu'il m'avait été offert par ma tante. Elle disait que ça lui rappelait mon énergie, toujours rayonnante.

Je le repose. Il était trop voyant pour une femme qui ne cherche pas l'attention, selon lui. J'applique tout de même du fond de teint pour cacher les dégâts d'hier. J'attrape mon sac et je monte dans ma voiture. Mon trouble d'attention m'a encore fait le coup : j'ai oublié mes clés dans le manteau de Jacob.

Il sait à quel point je suis tête-en-l'air et que je perds tout, c'est pourquoi c'est lui qui a mes clés. Je dois donc marcher pour me rendre au travail. J'habite à environ dix minutes d'auto. Ce sera donc trente-cinq, voire quarante minutes de marche. Pour me motiver, je me rappelle que je vais avoir droit à un bon café à mon arrivée.



Dès le moment où je franchis la porte de mon bureau, je réalise que ma petite marche matinale m'a sérieusement mise en retard. Une pile de papiers m'attend sur le bureau.

Plus la journée avance, plus je réalise que je ne rentrerai pas à mon heure habituelle à la maison. Bien sûr, je prends soin d'écrire à mon copain que je vais arriver en retard pour éviter qu'il ne s'inquiète. J'accompagne mon

message d'une belle photo de moi avec ma pile de papiers.

Une fois la journée terminée, j'attrape mon sac et me précipite dehors. J'envoie une nouvelle photo à mon amoureux parce qu'il se demande où je suis rendue. C'était tellement silencieux dehors, les rues sont vides et j'entends le vent dans les arbres; j'ai rarement vu une nuit aussi calme.

À peine rentrée chez moi, je sens l'odeur de cigarette qui empeste l'appartement. Jacob fume quand il s'impatiente. Je me précipite dans la cuisine pour

commencer le souper. Bien sûr, je le salue tandis qu'il enchaine les cigarettes sur le balcon. Lorsqu'on souhaite désamorcer une bombe, on doit être minutieux et attentif à tous les détails si on ne veut pas qu'elle nous explose entre les mains.

•

Les coups n'arrêtent pas de pleuvoir jusqu'à ce que du sang coule sur ma tempe. Il va me tuer. Mon chandail est trempé de sang. À genoux par terre, j'encaisse les coups. Il m'attrape par le col pour me relever. Il me regarde dans les yeux, me dit que je ne suis qu'une folle et que je le mérite. Il me pousse et part dans le salon.

- Tu sais pas encaisser. Moi, je sais pas mentir. Pose-moi pas de questions!

Je me retrouve seule dans la cuisine. C'est ma faute. C'est ma faute. J'ai mis les bons mots dans le mauvais ordre, j'ai encore tout emmêlé. Ça avait tellement l'air simple dans ma tête... Je n'ai pas dit ce qu'il fallait pour qu'il arrête. C'est moi qui l'ai transformé en monstre. Il n'a jamais fait ça à d'autres femmes auparavant. C'est ma faute. J'ai tout laissé pour lui. Partir, c'est impossible. Si je pars, comment je fais pour raconter?

•

Je viens de sortir de la douche pour effacer les traces qu'il m'a laissées et je l'entends tapoter sur la porte : «Je suis désolé. J'aurais pas dû. Je suis incapable de te rendre heureuse, tu es toute ma vie. Je t'aime. J'ai eu une grosse journée au travail. Pardonne-moi, j'ai tout foiré. Est-ce que je peux revenir en arrière ? Donne-moi une deuxième chance ».

Le problème, c'est que tous ces beaux mots me rappellent pourquoi je l'aime. Je revois nos débuts. On pourrait repartir à zéro. Je lui propose qu'on aille se

coucher. Il m'a même préparé une tisane. Je suis à nouveau envahie par la pensée que c'est ma faute, que j'ai mérité ces coups, que je n'ai pas fait attention. Je finis par m'endormir.

La nuit, je rêve qu'il redevient mon prince charmant, celui qu'il était avant, et le piège se referme.

Les jours passent, les semaines, les mois, et les choses semblent rétablies.

« Salut Maman, je sais qu'on se parle moins ces temps-ci. Mon travail me prend beaucoup de temps, mais on se voit bientôt, promis! Tu voulais savoir si j'allais être présente cette année pour la fête de Papa. J'aimerais vraiment beaucoup venir, mais Jacob et moi partons en voyage, on s'en va une semaine à Cuba et on revient le jour de la fête à Papa, mais tu sais, il peut y avoir du retard, alors je te redonne des nouvelles le moment venu. Rappelle-moi s'il y a quelque chose! Je t'aime. »

•

Un soir, j'avais encore oublié mes clés. J'ai demandé à Jacob de venir me chercher au travail. Quand je suis montée dans la voiture, j'ai vu ses yeux se poser sur mes lèvres. J'ai tout de suite réalisé que j'avais oublié d'enlever mon rouge à lèvres comme j'en avais l'habitude. Son regard m'a traversé le corps comme une longue aiguille. J'ai su que rien ne reviendrait comme avant, que je n'étais pas dans un couple où je pouvais m'épanouir. J'étais réduite au silence, c'était ma réalité. J'étais enchaînée, mais je l'aimais. Je l'aimais à mourir...

•

Suzanne, une larme cachée dans l'œil, dépose les fleurs sur la tombe de sa fille.

CONTRÔLE S

MAUREEN NOGBEDJI

Je regarde ma psychologue, le visage neutre et les mains moites. Le silence est maître dans son bureau et cela depuis plusieurs minutes. Je ne suis pas fan des moments malaisants, ça n'a jamais été ma tasse de thé. J'ai toujours été du genre sociable, faire le premier pas vers les autres, mais maintenant que je me trouve devant cette femme, je me remets en question. J'ai l'impression que toute ma vie est à reprendre, comme si depuis ma naissance un virus avait élu domicile dans mon crâne. Enfin, c'est ce que ma mère n'arrêtait pas de me répéter.

La docteure Lucia Dumond est une psychologue plutôt particulière. Depuis que j'ai mis le pied dans son bureau, elle ne fait que sourire sans cesse. Jamais elle ne détourne son regard du mien, comme si elle espère trouver mon problème de cette façon. Plutôt jolie, elle a les cheveux mi-longs, brun caramel, avec des yeux de la même couleur et un nez décoré d'un petit grain de beauté. Je vois bien qu'elle a profité du soleil brûlant du mois de juillet, car sa peau est légèrement bronzée.

Mes propres cheveux frôlent mes épaules cachées sous un t-shirt de mon groupe préféré. Contrairement à ma psy, je ne porte pas de maquillage. Cela mène la plupart des gens à se demander si je suis une fille ou un garçon.

Est-ce que mon sexe définit vraiment ma véritable nature?

Fille ou garçon?

Docteure Lucia me sort de ces pensées en prenant

un carnet sur la petite table basse de son bureau. Elle l'ouvre et commence à prendre des notes tout en me regardant. Après un moment, elle arrête d'écrire je-ne-sais-trop-quoi pour m'accorder toute son attention. Je ne sais pas trop par où commencer. Ma vie n'est pas palpitante au point d'en faire une histoire. Mais je sais que si je suis là, c'est parce que j'ai un problème. Au fond de moi, je l'ai toujours su, mes parents aussi, et bien sûr, ma sœur me le rappelle à chaque seconde. Donc, je dois fournir des efforts. Si je veux sortir d'ici « normal », il va falloir que je coopère.

« Je ne sais pas trop quoi dire. »

Comme si elle s'en attendait, la psychologue me sourit calmement avant de prendre la parole.

« Tu as 16 ans, non? »

Je hoche la tête.

« Tu dois sûrement être en couple, je me trompe? »

Mon visage s'illumine à ces mots. Bien sûr! L'amour de ma vie. Il faut dire que l'injection qui me transperce le bras me fait un peu tourner la tête. Mes bras sont couverts de bleus.

« Elli », dis-je en un souffle.

C'est la personne que j'aime le plus au monde. Mais bizarrement, je n'ai plus de nouvelles. Quand je l'appelle, je tombe sur sa boîte vocale.

« Parle-moi d'Elli. Comment va votre relation? »

« Elli et moi sommes ensemble depuis deux ans. Pendant un bon moment, nous avons gardé notre relation secrète. C'était les meilleurs moments de toute ma vie. »

Durant mon récit, je peux voir la psy froncer légèrement les sourcils et afficher une moue de dégoût. Elle est simplement jalouse du fait que, moi, j'ai trouvé l'amour et pas elle.

J'aurais dû faire plus attention à ces expressions; après tout, c'est moi le sujet de l'expérience, c'est moi qui suis observé.

« Je l'aime tellement, Docteure Lucia, vous ne pouvez pas savoir à quel point. »

Sans même dévier son regard du mien, elle appuie sur un bouton qui se trouve à côté d'elle. Directement, mon corps faiblit et je sens que je vais perdre connaissance.

« Dis-moi, Elli, c'est une fille ou un garçon? »

Wow! Ça fait des semaines que je suis pris dans ce soi-disant bureau. Les médecins me considèrent-ils comme un cas perdu? Ont-ils abandonné tout espoir de me guérir? C'est parce que j'ai ce foutu virus en moi, c'est ce qu'ils me répètent sans arrêt.

« Docteure Lucia, Elli est un garçon. Vous devriez le savoir. Elli, c'est un raccourci pour Elliot... »

Tout de suite après, elle ouvre le micro au milieu de la table et prend la parole.

« Pourtant, toi, tu devrais savoir. »

Non! Non, pas encore. Je sais que je dois évoluer pour guérir, mais je vous en prie, pas encore! Le liquide des seringues traverse ma peau pour se propager par les veines de mes bras. Malgré moi, des larmes quittent mes yeux pour dévaler mes joues rougies par la chaleur. La douleur prend le contrôle de ma tête. Petit à petit, ma vue s'embrouille et je perds tous mes sens. Lorsque ma psy voit que je vais bientôt m'endormir, de ses lèvres parfaitement colorées d'un rouge flamboyant, elle me sourit, mais cette fois, c'est un sourire amer, diabolique.

« Tu le sais, chérie, qu'avoir une relation avec le sexe opposé est interdit. »

« Je sais. »

Alors que la lune brille haut dans le ciel étoilé de juillet, je laisse échapper mon dernier souffle. Docteure Lucia continue de prendre des notes. Les médecins de l'autre côté de la vitre me regardent, les yeux remplis de pitié. Le visage de l'amour de ma vie m'apparaît soudain devant les yeux. Elli m'observe, le visage triste, répétant sans cesse à quel point il est désolé. Au fond de moi, je lui ai déjà pardonné. Je l'aime, je ne peux pas le détester.

Avant de complètement sombrer, je fais face à la docteure qui continue de me regarder, sans une once de pitié dans les yeux.

« Je sais... »

De toute façon, qui étais-je pour contredire les étiquettes que la société nous colle au dos?

AOÛT 2012

ANAÏS RAN COURT

27 août 2012 – 8 h

J'ai passé la nuit à me réveiller. Je craignais qu'il décide de partir sans que j'aie pu lui dire au revoir. Sa respiration était forte, elle montrait même des signes de détresse. Je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir peur, d'être angoissée à l'idée de le perdre. Je ne suis peut-être qu'une enfant aux yeux des autres, mais cet humain m'est très cher.

Il était toujours le premier debout et le dernier couché. Il disait que le sommeil n'était pas quelque chose d'important pour lui, que s'il passait sa vie à dormir, il n'allait pas accomplir tout ce qu'il voulait. Mais le voilà aujourd'hui, couché dans un lit depuis maintenant cinq jours.

22 août 2012 – 14 h

L'infirmière vient juste d'arriver, mais elle n'est pas seule aujourd'hui. Trois hommes l'accompagnent, transportant des machines et un lit. Ce lit m'a l'air si inconfortable; je ne peux pas croire qu'il passera le reste de ses jours entre ces barreaux de fer. Il ne semble pas contre cette idée, son seul et unique désir étant de rester chez lui. Il quitte sa somptueuse causeuse beige dans laquelle il regarde chaque matin les nouvelles pour rejoindre la prison qu'on vient de lui apporter. Je ne comprends pas pourquoi il sourit en se dirigeant vers la chambre où le lit est placé. C'est vrai que tout le rend joyeux, qu'un rien le met de bonne humeur, mais ce lit n'a rien d'attirant, rien pour le faire sourire. Une fois qu'il est à peu près confortable dans son nouveau lit, l'infirmière lui donne ses médicaments entre deux traitements de chimiothérapie. Ma grand-mère, ma mère et moi sortons dans la cour arrière pour profiter du soleil d'été.

27 août 2012 – 10 h

Toute la famille vient nous rendre visite aujourd'hui. On sait tous que la fin arrive, qu'il faut profiter des derniers moments qui restent. Tout le monde est dehors, sous un ciel bleu et un soleil chaud. Moi, je reste à l'intérieur, assise dans le fauteuil beige dans lequel il a pris place pour la dernière fois cinq jours plus tôt. J'attends mon tour pour aller le voir, je voulais laisser la chance à ses frères et sœurs de lui parler une dernière fois. Même s'il ne répond pas, les infirmières qui viennent le voir chaque jour nous disent qu'il nous entend. Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

25 août 2012 – 20 h

C'est le troisième jour qu'il passe couché dans le lit de fer, mais le premier sans se réveiller. Hier, je lui parlais pour la dernière fois et je n'en avais aucune idée. Je me suis rendu compte que je ne lui parlerais plus quand, après 7 h, j'ai remarqué qu'il avait encore les yeux fermés. C'était la première fois qu'il dormait aussi tard; je ne l'avais encore jamais vu dans un lit passé cette heure. D'habitude, il était soit dans la cuisine en train de faire mon déjeuner ou dehors en train de boire son café. Donc ce matin, je suis allée marcher. J'ai marché dans notre sentier préféré, celui derrière la maison qui mène au cap Cabrel. On l'a nommé comme ça la journée qu'il m'a annoncé sa maladie, entre deux bouchées de sandwich au baloney. Il est un grand amateur de Francis Cabrel, je me disais que c'était une bonne idée de lui rendre hommage. Assise pour la première fois seule sur le cap, je mange ma sandwich, fredonnant la chanson qu'il m'a si souvent chantée. C'est pour cette raison que, ce soir, c'est moi qui lui chante cette chanson. Cette

chanson qui m'endormait et éloignait mes cauchemars. Cette chanson qui, aujourd'hui, fait beaucoup plus de sens dans ma tête. Lui tenant la main, je lui chante les paroles que j'ai apprises par cœur dans les derniers jours, avec l'espoir qu'il se réveille et m'écoute.

27 août 2012 – 11 h 30

Ma grand-mère vient tout juste de partir chercher les pizzas qu'elle a commandées pour toute la famille. Je suis toujours assise dans la causeuse, attendant mon tour. Je regarde les arbres dehors, j'écoute la musique de Cabrel, un écouteur dans l'oreille gauche. Je veux garder mon oreille droite libre puisque c'est elle qui est dirigée vers la chambre où il est. Je veux entendre le moindre bruit, être alerte en permanence.

11 h 57

Quelqu'un appelle ma mère, dit que c'est urgent, que quelque chose se passe. J'enlève rapidement mon écouteur pour aller voir ce qui arrive. Il est là, tendu dans le lit aux barreaux de fer, les yeux qui virent et le souffle coupé. Je m'assois à ses côtés, prend sa main dans la mienne, la serrant le plus fort que je peux avec ma force de fillette. Je le regarde, le supplie de ne pas partir, de ne pas me laisser. Les larmes coulent sur mes joues. Je le regarde prendre son dernier souffle. Il sert ma main.

12 h

Heure du décès. Il est parti, entouré de ceux qu'il chérissait. Il attendait que sa douce soit sortie, il ne voulait pas qu'elle soit témoin de ses dernières minutes de vie. Moi, je suis encore là, je le tiens fermement, le suppliant de revenir, persuadée que ça ne peut pas être fini. Mes larmes ne cessent de couler, je n'ai plus

personne pour me les essuyer. Quelqu'un tente de nous séparer, mais je ne veux pas le laisser, le laisser partir ailleurs. Je fredonne encore notre chanson, espérant qu'il la chante avec moi.

Et mes doigts pris sur tes poignets, je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai.

28 août 2012 – 12 h

Vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures qu'il est parti. Assise sur le cap Cabrel, je verse encore des larmes. Elles sont moins grosses qu'hier, mais elles sont toujours là. Je ne mange pas un sandwich aujourd'hui, j'ai seulement apporté ma photo préférée avec lui, celle au camp de chasse, assis dans les escaliers de la « watch ». Je dois aller au camp demain, je penserai à lui. Je vais m'asseoir dans les escaliers, avec mes bottes de pluie rouges, et je chanterai encore. Il disait toujours que j'avais une belle voix, que je devais la montrer à tout le monde, mais je souhaite la garder seulement pour lui.

Je comprends maintenant pourquoi il tenait tant à ce que j'apprenne cette chanson. C'est pour cette raison que j'irai au cap Cabrel chaque 27 août, pour me remémorer que, malgré son absence, son amour pour moi sera toujours là. Et le mien aussi : je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai.



S'IL TE PLAÎT, NE PARS PAS

ALEXIS LAVOIE

La première personne de retour à la maison de campagne fut Maude. La jeune femme venait à peine de retourner sur le marché du travail et avait énormément de difficulté à se réhabituer au rythme effréné de ses tâches. Des cernes se dessinaient sous les yeux de son visage pâle et ses épaules étaient aussi tendues qu'une corde raide.

Au moment où elle put enfin s'asseoir sur le divan et pousser un long soupir de soulagement, la porte d'entrée s'ouvrit au son des pleurs du bébé.

- Coucou, c'est nous!

Maude se précipita dans l'entrée et accueillit Jacob, son mari. Elle prit leur enfant dans ses bras. Il cessa aussitôt de pleurer.

- Puis, ta journée? demanda Jacob en enlevant son veston et en retirant ses chaussures fraîchement cirées.

- Épuisante! T'as pas idée à quel point c'est dur de suivre le rythme au bureau. En plus, tout le monde me demande comment a été le congé de maternité, pis ils me disent : «Tu dois tellement t'ennuyer du petit maintenant que t'es plus tout le temps avec lui!». J'ai juste le goût de leur dire que c'est moins épuisant de s'occuper de mon fils que de revenir travailler, mais je finis juste par répondre «Ha! Ha! Oui, tellement!» avec un sourire forcé. Toi, ta journée?

- Bin plate. Je sais pas comment y a fait, mais mon patron me tapait encore plus sur les nerfs aujourd'hui qu'hier. J'avais tellement hâte d'arriver à maison pis de m'ouvrir une bière! Pis Jason qui s'est mis à pleurer parce qu'il voulait que ça soit maman qui vienne le chercher, en plus!

Les deux parents se dirigèrent dans la cuisine. Jacob ouvrit le frigo.

- Qu'est-ce qu'on va manger?

- J'ai une idée qui pourrait te plaire, dit Maude en déposant l'enfant dans son sautoir.

- Si t'es pour me dire qu'on pourrait manger les restes du poulet, laisse faire. J'ai regardé un documentaire pendant ma pause qui m'a presque donné envie de devenir végétarien!

- Non, non. Je pensais qu'on pourrait se commander de la pizza pis qu'on pourrait s'amuser entre adultes, si tu vois ce que je veux dire...

Jacob referma le frigo et se tourna face à Maude.

- C'est la proposition qui me tente le plus de toute ma vie, mais le petit, lui?

- J'ai appelé mes parents : ils viennent le chercher dans trente minutes, dit-elle avec un grand sourire.

La figure de Jacob s'illumina aussitôt.

Plus tard, lorsque l'enfant fut parti chez ses grands-parents, Maude et Jacob s'assirent de chaque côté du divan, une coupe de vin en main. Les jeunes parents se regardaient, chacun attendant que l'autre dise quelque chose :

- ...

- ...

- Il va falloir acheter d'autres couches pour...

- Hep! Ce soir, c'est une soirée pour nous. Faque y faut parler d'autre chose, dit Maude.

- Ah, ok...

- ...

- ...

Ils ne parlaient pas. Chacun voulait dire quelque chose, mais rien ne leur venait à l'esprit. Le silence qui leur faisait tant de bien, un moment plus tôt, devenait maintenant un silence de malaise.

Maude se leva puis se dirigea près de la radio située sur la table du salon. Elle l'alluma. La chanson «Breezeblocks» du groupe alt-J se mit à jouer dans la pièce. Elle diminua légèrement le volume puis alla se rasseoir sur le divan.

- Je nous ai ajouté de l'ambiance!
- Bonne idée!

En réalité, Maude avait mis de la musique, car elle détestait le silence qui s'était immiscé entre eux. Elle ne détestait pas spécifiquement le silence, mais plutôt le fait qu'il la faisait réfléchir. Elle craignait de ne plus avoir de sujet de discussion avec Jacob. Elle avait peur que leur statut de « parents » ait fait disparaître celui de « couple ». Peur d'avoir perdu la « connexion ».

DING DONG!

- J'y vais! dirent simultanément Maude et Jacob en bondissant du divan.

Ils se regardèrent pendant un moment. Les deux savaient qu'ils voulaient ouvrir la porte au livreur pour quitter la lourde ambiance et non pour la pizza. Jacob prit finalement l'initiative d'y aller.

Pendant toute la transaction, il réfléchissait. Ces dernières semaines lui avaient paru normales, mais, en y repensant, les seules choses dont Maude et lui avaient parlé, c'était de Jason et du travail. Leur couple avait-il perdu sa connexion d'antan? Jacob se rendit à la cuisine avec la pizza pepperoni-fromage.

Maude était installée au comptoir; elle avait préparé les assiettes et les ustensiles. En l'apercevant, Jacob

eut une vision de son futur. Dans celle-ci, il était avec Maude. À vrai dire, il était incapable d'imaginer un futur sans elle. Il savait, au fond de lui, qu'il devait raviver la flamme de leur couple, car il ne voulait pas la perdre.

Cinq minutes plus tôt.

Maude s'était dirigée à la cuisine pour mettre le couvert. En plaçant les assiettes et les ustensiles sur le comptoir, elle avait songé à son mari. Elle avait réalisé que la magie qui était si forte au début de leur relation s'était lentement évaporée. Toutefois, elle refusait de baisser les bras. Elle s'efforçait de trouver un moyen de ranimer leur relation quand une question germa dans son esprit : « Suis-je encore heureuse avec lui? » Elle réfléchissait à la réponse lorsque Jacob entra dans la pièce avec la pizza.

Il ouvrit la boîte et commença à détacher des pointes.

- Tu en veux combien? demanda-t-il.
- Deux, c'est assez.
- OK.
- ... Il faut que je te dise quelque chose, dit Maude, préoccupée.

Jacob la regarda, inquiet. Il imaginait le pire : Maude voulait le quitter. Il devait faire quelque chose, et vite!

- Euh... Attends un peu avant de me dire ça, je reviens.

Jacob partit chercher quelque chose dans la maison. Il revint aussitôt avec des chandelles et un briquet. Il tamisa la lumière et alluma les chandelles.

- C'est mieux, non? Tu voulais me parler de quoi? demanda-t-il, tout en sueur tellement il était nerveux et essayant maladroitement de prendre une pause « sexy ».

Maude le regarda en haussant le sourcil.

- Tu essaies de faire quoi, là? demanda-t-elle.
- De quoi tu parles?
- Je parle de ça, dit Maude en montrant les chandelles et la pause anormale de son mari.

Jacob se redressa.

- L'ambiance était pas terrible tantôt... On a même de la misère à trouver des sujets de conversation. Sauf que moi, j'ai pas le goût que ça s'arrête! Faque j'ai décidé d'essayer de raviver la flamme de notre couple! J'ai cru que t'allais me dire que c'était fini pis j'ai capoté, bon!

Les yeux de Maude s'agrandirent.

- Quoi? demanda Jacob.
- J'ai pensé la même chose tantôt.
- Pour vrai?! demanda Jacob inquiet, car il

pensait que cela voulait dire qu'elle avait perdu ses sentiments pour lui.

- Oui. Pis tantôt je voulais te dire que je voulais pas que notre relation se termine, moi non plus! Je veux qu'on reste ensemble, même si ça veut dire aller en thérapie de couple!

- Pour vrai?! demanda Jacob, la voix pleine de joie.

Les deux parents s'enlacèrent.

Mais un seul des deux fut vraiment soulagé lors de cette étreinte. Maude, elle, se sentait coupable et angoissait. Elle avait trouvé la réponse à la question qu'elle s'était posée quelques minutes plus tôt : elle n'arrivait plus à imaginer un futur avec Jacob. En tout cas, pas un futur où elle était pleinement heureuse. Allait-elle lui faire part de ses sentiments ou se résignerait-elle à vivre dans un mariage sans amour?

ROUTE 116

MATHIAS LAPOINTE

Nous quittons le péage, les visages fermés, et nous nous engageons sur la route 116 Nord. Je regarde Mathieu avec un sourire en coin, qui dit tout ce qu'il y a à savoir. Oui, nous sommes perdus et le voyage jusqu'à Québec sera un peu plus long que prévu.

- Mets donc de la musique à place de me regarder de même.
- Ok, ok, tu veux que je mette quoi?
- Quelque chose qui va faire passer le temps plus vite.
- Wow, c'est clair en tout cas!
- Pis en même temps, appelle ton beau-père pour lui dire qu'on est désolés pour le retard dans la livraison de la voiture.

On se met alors à rire ensemble tous les deux, sachant qu'on va se faire exploser par monsieur Dupont. Je connecte mon téléphone au Bluetooth de la voiture et nous continuons notre route. Pendant que ce débile fait une accélération grâce au V12 sous le capot, les paroles de la chanson résonnent à l'intérieur : « Deux cents sur le compteur de la SLR ».

Étant deux grands amateurs de voitures, avoir la chance de rouler dans un tel véhicule nous procure un plaisir immense. Mathieu relâche tout de même l'accélérateur assez vite pour pouvoir garder son permis; on ne sait jamais. L'ensemble du cuir à l'intérieur de ce coupé britannique est à couper le souffle. Le tableau de bord, en noir et vert anglais (couleur emblématique de la marque), est incroyable. Un tel luxe et un pareil confort doublé d'une puissance comme celle-ci, c'est un mélange magnifique !

L'ambiance maintenant bien remontée, nous continuons notre trajet sur cette route que nous ne

connaissons pas du tout. Plus nous avançons, plus on se dit qu'elle est interminable et que nous n'en verrons jamais le bout. Mais bon, nous ne sommes pas du genre à nous soucier de trop de choses dans la vie : autant profiter du moment tant qu'à être là ! Tout de même, on croise de moins en moins de voitures, ce qui ne nous rassure pas. Les panneaux de limite de vitesse s'enchainent, mais aucun n'indique une quelconque ville ou une sortie d'autoroute. Mathieu me fait alors remarquer qu'une série de petits virages approche. Ce n'est pas grand-chose, mais ça va au moins réduire le désintérêt total que commence à nous inspirer le trajet : enfin, nous allons pouvoir tester cette superbe anglaise dans des virages !

Nos petits sourires narquois sont bel et bien de retour. Ce n'est pas comme si nous avions l'habitude de l'illégalité, mais bon. Tous les deux impatients, nous nous regardons. L'entrée du premier virage se passe très bien : mon compagnon gère ! Il soulève légèrement son pied de l'accélérateur lors de l'entrée en courbe pour remettre les gaz à la moitié de celle-ci afin d'asseoir l'arrière. Le doux ronronnement du moteur 700 chevaux de la Vantage nous émoustille et nous en voulons encore plus ! Même si nous savons tous les deux que ce genre de véhicule est un véritable piège à con, nous ne pouvons pas nous retenir. Nous passons en trombe dans chaque virage et l'arrière de la voiture commence à vouloir faire une embardée à cause de la puissance. Les pneus crissent et les pots d'échappement incandescents de l'Aston Martin pourraient être ceux de la Batmobile ou de la Black Beauty de Green Lantern !

Malgré les frayeurs dans les virages, j'ai confiance : mon ami est un très bon pilote. J'essaye juste de pro-

fiter de la chance que j'ai.

Après un virage à gauche magnifiquement négocié, nous nous apprêtons à attaquer le dernier de la série. Un tournant à droite avec des airs de parabolique à la Curva Alboreto. Une magnifique vue s'offre à nous : un long virage, avec de sublimes arbres sur le côté, un endroit rêvé pour une longue glisse maîtrisée dans cette voiture d'exception. Mon ami s'élanche, il enfonce l'accélérateur pour prendre de la vitesse, le moteur hurle, il lance le volant vers la droite, le rattrape et commence à contrebraquer pour contrôler la bête. En une fraction de seconde, sa main glisse et lâche sa prise. Avec un train arrière aussi joueur et dansant et 700 chevaux, il commence à l'échapper. À la moitié de la courbe, la voiture se retrouve per-

pendiculaire à la route. Nos cris étouffent les beuglements du moteur. Tournoyant à présent en plein milieu de la route, les barrières s'approchent à grande vitesse. Tout se passe extrêmement vite et d'un geste béni des dieux, mon ami réussit à reprendre le volant! Avec une confiance qu'il vient de retrouver, il reprend les gaz et gère la glisse qui était devenue incontrôlable. Les pneus font autant de bruit que le moteur, mais l'arrière du véhicule évite de justesse le garde-fou!

Soulagés, nous poursuivons à partir de ce moment notre chemin sur la route 116 en respectant le Code de la route à la lettre. S'éclater, oui, mais pas dans une barrière!



PAR LES YEUX D'UNE PETITE FILLE

JADE MORRISSETTE-BEAULIEU

« Ne cligne pas des yeux », qu'on m'a dit, « des gens vont mourir », qu'on m'a répété. Je fais de mon mieux pour rester éveillée, mais c'est dur de faire ça toute la nuit. J'entends des bruits partout, des chuchotements, des rires, des respirations trop fortes. J'ai les yeux ouverts, promis. Je suis petite avec des cheveux longs, c'est probablement pour ça qu'on m'a choisie, mais je n'ai rien demandé; moi, je voulais seulement être tranquille.

Je suis cachée derrière un arbre, personne ne me verra. Je le regarde, lui, qui regarde son feu. Je sens le bois et les guimauves brûlées. J'essaie de rester calme, de ne faire aucun bruit : je ne veux pas qu'on me prenne pour eux!

Après de longues minutes à l'observer, un bruit me surprend. Des pas. Je m'accroupis derrière un buisson et reste attentive à ce qui se passe. Je vois le chasseur à la barbe brune saisir son arme; lui aussi, il entend. Il ne bouge plus, et moi non plus d'ailleurs. Les pas se rapprochent de lui, de plus en plus proches. Un petit lapin blanc, probablement un bébé. Un soulagement envahit mon corps, mes muscles se relâchent. L'homme aussi, il dépose son arme. Mais soudain, quatre bêtes s'abattent sur lui. Elles le jettent par terre tandis qu'il fait tout pour se débattre. Le corps en sang, il réussit à reprendre son arme et à tirer sur l'une d'elles. La créature s'écroule net, touchée à un point vital. Les trois bêtes restantes s'enfuient dans la forêt alors que le chasseur laisse échapper son dernier souffle. Figée, j'observe le vide, l'odeur du sang et de la poudre à canon vient piquer mes narines. J'ai envie de pleurer, de crier, mais je tiens à ma survie. Mes muscles font mal, j'ai l'impression que je suis recroquevillée derrière mon buisson depuis une éternité. Je sens la sueur qui coule dans mon dos, pourtant j'ai froid. Je veux juste disparaître, changer de

personnage, changer de jeu. Je compte les secondes alors que ma respiration me semble beaucoup trop forte. J'essuie les larmes qui coulent de mes yeux.

On m'avait pourtant prévenue que des gens allaient mourir. J'aurais dû dire quelque chose. J'aurais dû faire quelque chose, réagir, crier, bouger, n'importe quoi! J'aurais dû... Je me concentre à écouter, j'entends ma respiration, mes reniflements, mon cœur qui bat dans mes tympans, des bruits de pas... Des bruits de pas? Je relève la tête vers le campement du chasseur et j'aperçois une femme vêtue d'une longue robe. Je la vois se diriger vers le corps de la bête, puis s'agenouiller près de celle-ci, la mettant hors de mon champ de vision. Je présume qu'elle veut être sûre qu'elle est bien morte. Au bout de plusieurs dizaines de secondes, elle se relève, faisant tinter du verre dans son sac. La femme se tourne ensuite vers le cadavre du chasseur et s'en approche. Elle se penche au-dessus de lui et semble lui donner un baiser. Elle balaie les environs du regard et s'arrête sur mon buisson. Je vois à ses yeux des larmes silencieuses, mais un regard détaché de tout semble prendre le dessus. Est-ce qu'elle me voit? J'essaie de me faire plus petite et je fais craquer une branche par mégarde. Zut! Si elle ne m'avait pas vue, elle vient assurément de m'entendre. Alors que la dame regarde toujours dans ma direction, elle porte un doigt à ses lèvres en signe de silence. Elle se penche de nouveau sur le corps, agrippe celui-ci et l'emmène avec elle dans l'obscurité d'où elle est venue. Je prends cette opportunité comme mon signal de départ et me dirige vers le village voisin. Je cours pendant ce qui me semble une éternité avant d'apercevoir une première maison. Zut! J'ai oublié! C'est laquelle déjà? Il voulait que je le rejoigne, que je l'aide. Je regarde partout, comme si j'allais me souvenir de l'adresse. Je reste figée pendant deux bonnes minutes. Je me

resaisis rapidement, je dois accomplir cette mission. Je monte sur le porche et, par chance, la porte n'est pas verrouillée. Toute la maison est plongée dans la noirceur, sauf le salon d'où provient une douce lueur. Je m'y dirige donc. Là, une femme drôlement habillée est assise devant une table ronde. Sur celle-ci se trouvent une boule de cristal et plusieurs objets apparentés à la magie celte. Je m'y connais peu mais j'aperçois un collier avec un pentacle, des bougies, un livre. La femme pose sur moi ses yeux aussi blancs que la neige. Elle ne dit rien. Elle pose sa main sur une pile de cartes et, d'un mouvement fluide, les aligne devant elle en éventail. Je l'observe, perplexe. L'étrange femme choisit une carte et la retourne devant mes yeux ébahis. Sur celle-ci se trouve une petite fille entre deux arbres, munie d'un troisième œil. Je... C'est moi? Mes pensées défilent, mes mains deviennent moites et mes jambes, flageolantes. La femme me regarde avec un sourire qui veut tout dire : je dois sortir d'ici et vite! Je prends mes jambes à mon cou pour fuir cette maison à l'atmosphère pesante. Dès mon retour à l'air libre, je me sens mieux. Je suis seule dans le noir. Cependant, je réalise à quel point j'ai froid : je ne sens presque plus mon corps. Mon regard se pose sur la maison d'en face, sur la

porte d'entrée grande ouverte. La curiosité et le froid l'emportent sur ma raison et je m'en approche. J'entre lentement, sur mes gardes, et fouille les pièces pour m'assurer qu'il n'y a personne. Je tombe sur une porte fermée, la seule. Pour une raison qui m'est inconnue, je l'ouvre. Je reconnais le chasseur et la dame à la longue robe, tous deux couchés sur le lit au centre de la chambre. La femme tient une fiole débouchée dans ses mains et je comprends. La mort devait être sa seule option. Sur le mur de cette pièce se trouvent plusieurs photos d'eux ensemble. Je ressens un pincement au cœur à imaginer ce couple brisé si brutalement.

Le jour va bientôt se lever, je dois m'assurer de retourner chez moi pour partager une partie de mes observations. Je sèche mes pleurs et sors de cette maison pour rejoindre la mienne. Sur ma route, je ne vois personne, je suis la seule à me déplacer à cette heure tardive. J'arrive à ma maison et je me dirige sans plus attendre vers mon lit. Je suis épuisée et mes yeux se ferment tout seuls. Au même moment, j'entends une grosse voix résonner dans tout le village : « Les loups-garous se rendorment et le village se réveille. »



CÉGEP DE L'ABITIBI - TÉMISCAMINGUE

PANIACHE

CRÉATION LITTÉRAIRE



CÉGEP DE L'ABITIBI - TÉMISCAMINGUE

PANACHE

CRÉATION LITTÉRAIRE